

Albert Camus

Journaux de voyage



folio

publication

COLLECTION FOLIO

Albert Camus

Journaux de voyage

TEXTE ÉTABLI,
PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ROGER QUILLIOT

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1978.*

INTRODUCTION

Quand, en 1964, nous avons publié le second tome des Carnets d'Albert Camus, se sont posés à nous deux problèmes, l'un de principe, l'autre technique.

Le cahier consacré à l'Amérique du Sud n'était pas classé avec les autres ; le manuscrit en était également distinct¹. Il portait en titre : Voyage en Amérique du Sud. Il était clair que l'auteur s'était interrogé sur sa destination. Au reste, quand, en 1954, il m'avait communiqué la dactylographie de l'ensemble de ces Carnets, ce voyage en Amérique du Sud figurait dans un dossier particulier.

Au demeurant, une étude sommaire en apporte la preuve : il s'agit bien d'une relation de voyage d'où se trouve bannie toute réflexion qui lui soit étrangère. Camus avait-il envisagé de lui donner plus d'ampleur, d'en tirer un plus vaste récit ? Rien ne nous le prouve. Mais tout indique que ce voyage et sa relation tenaient une place à part dans son esprit.

1. Il est annoncé sur le cahier VI manuscrit par l'indication « voir journal Am. du Sud juin à août 1949 ».

Sous quelle forme pouvions-nous, dès lors, procéder à sa publication, le cahier étant trop mince pour constituer un volume ?

Très logiquement, nous songeâmes à l'associer au voyage en Amérique du Nord, intégré, lui, dans la suite chronologique des cahiers¹. Intégration fort explicable si l'on considère qu'en dehors de quelques notations touristiques, qui touchent à la traversée de l'Atlantique et à la découverte de New York, Camus y parle assez peu de ses rencontres et des aventures qui émaillèrent son voyage ; peu de choses encore sur les conférences qu'il fit à New York et à Harvard et les réactions qu'elles suscitèrent. Par contre, les préoccupations qui parsèment les cahiers des années 1945 et 1946, s'y retrouvent présentes, notamment La Peste.

Malgré ces différences de texture, nous décidâmes donc de regrouper ces deux cahiers. Le texte fut établi par Madame Camus et moi-même, en lecture commune, par comparaison des diverses dactylographies et des manuscrits, l'un appartenant, comme tous les cahiers intégrés dans un même ensemble, à Madame Camus — le cahier du Voyage aux U.S.A. —, l'autre à Madame Maria Casarès qui voulut bien nous le confier pour examen.

Pour éviter toute supputation inutile, précisons une fois encore que ces textes sont publiés, comme

1. Ces pages figuraient en manuscrit au cahier V, cahier d'écolier comme les précédents, et le texte enchaîne sur la page commencée avant le départ. Dans les deux dactylographies la numérotation des pages ne marque aucune discontinuité. Incontestablement, les notes ont été prises au fil de la plume et n'ont pas été retouchées.

les précédents, sans la moindre coupure. Les initiales, quand elles existent, ont été choisies par l'auteur. Une exception pourtant : à deux reprises, nous avons remplacé le nom d'une même personne par un X.

*

Les deux cahiers ont un intérêt commun : ils nous montrent comment Camus passait des notations brutes à l'œuvre élaborée. Quelques passages du Voyage aux U.S.A. se retrouvent dans Les Pluies de New York ; d'importants fragments du Voyage en Amérique du Sud ont été repris soit dans La Mer au plus près [L'Été], soit plus largement encore dans La Pierre qui pousse : deux scènes de danse, réellement vues, sont condensées dans un des rares textes exotiques que Camus ait rédigés ; le voyage à Iguape et l'épisode de la pierre qui pousse, enregistrés comme du simple folklore, prennent, dans la nouvelle, valeur de symbole. Quoi qu'on pense de la nouvelle, on a peu d'exemples aussi nets de la transformation que subit le fait brut avant d'accéder au niveau du mythe — et d'un mythe volontairement optimiste, tiré d'un voyage harassant et déprimant pour l'auteur.

Les circonstances de l'un et l'autre voyage influent sur les réactions de Camus : le voyage aux U.S.A., commencé le 10 mars 1946, est tout autant celui d'un journaliste de renom, que d'un auteur qui n'a pas atteint encore la pleine consécration. D'où l'accueil méfiant des services de police américains qui ont l'œil — et le noir — sur l'animateur d'un

journal qui arbore fièrement la devise : De la Résistance à la Révolution. L'étonnant est que Camus ne nous dise rien des universités américaines, qui ont tout pour étonner le voyageur français, et de la plus prestigieuse, Harvard, qui a pourtant gardé trace de son passage dans son bulletin mensuel. On devine, au travers des quelques notes enregistrées, une sorte d'effacement, tantôt admiratif et tantôt réprobateur, devant ce Nouveau Monde démesuré dans ses gratte-ciel comme dans ses étendues ; et une vague inquiétude devant ce que cette puissance colossale implique d'expansionnisme inconscient. Le temps n'est pas loin où, entre les deux blocs hostiles qui se constituent à l'Est et à l'Ouest — et dont les U.S.A. sont l'un des piliers —, Camus se refusera obstinément à choisir. Reste que, sur l'instant, il confia à son ancien instituteur M. Germain : « Mon voyage en Amérique m'a appris beaucoup de choses qu'il serait trop long de détailler ici. C'est un grand pays, fort et discipliné dans la liberté, mais qui ignore beaucoup de choses et d'abord l'Europe. »

Le Voyage en Amérique du Sud est d'autre nature : Camus l'aborde dans une forme précaire : mais ce n'est que progressivement qu'il soupçonne un nouvel accès de phtisie. En ce sens, son itinéraire est aussi celui de la maladie redécouverte, dont La Mer au plus près portera la marque. Il ne s'éloigne pas de ceux qui lui sont chers sans déchirement, d'où la nervosité avec laquelle il accueille les retards de courrier. Enfin, c'est son premier voyage officiel, en vedette : on ne l'y reprendra plus (en fait, il donnera plus tard des conférences en Italie

et en Grèce) ; s'il lui arrive de s'amuser, le plus souvent il est agacé par les multiples contraintes inhérentes à ce genre de périple : rencontres variées et souvent décevantes, qualité fort inégale des hôtes et des réceptions ; tout est fait pour irriter un homme qui déteste les mondanités et sait pourtant qu'en acceptant ce voyage il en a accepté les sujétions. Aussi le verra-t-on se soumettre par volonté, mais au fond de mauvais gré, à un programme excessivement chargé et d'intérêt divers.

Au total, ces pages portent la marque d'un état de crise que la lecture de Vigny ne fait que confirmer dès le bateau : crise physique, que Camus mettra de longs mois à surmonter ; crise sentimentale et morale qui se traduit par l'obsession du suicide comme par un sentiment aigu d'exil ; c'est par où encore *La Pierre* qui pousse tire sa sève de ce voyage.

Aussi se montre-t-il particulièrement sensible aux contrastes violents qu'offrent à l'Européen ces terres américaines : richesses opposées à l'extrême pauvreté ; culture raffinée et barbare, parfois chez les mêmes êtres. Sans compter cet énorme problème que pose à tout observateur lucide la surpopulation de ces terres, singulièrement dans les grandes cités ! Camus découvre, non sans malaise, ce qu'on commençait à peine à appeler le Tiers Monde. Et sans doute souffre-t-il de ne l'apercevoir que dans un tourbillon où les vols aériens le disputent aux mondanités.

*

Deux voyages à deux ans de distance. Dans les douze années qui suivront, Camus consentira rare-

ment à donner des conférences à l'étranger : il refusera un « pont d'or » pour le Japon. Par obligation, il se résignera aux festivités du prix Nobel à Stockholm. Encore y fallut-il l'insistance de Roger Martin du Gard et de ses éditeurs.

Paradoxalement, alors que le jeune homme sans grandes ressources avait librement parcouru l'Europe, l'écrivain en pleine notoriété, après 1948, fuira les voyages qui peuplent généralement l'existence de ses pairs.

R. QUILLIOT

ÉTATS-UNIS
Mars à mai 1946

Amérique. Départ. La légère angoisse propre à tout départ est passée. Dans le train, je retrouve R., psychiatre qui va là-bas prendre des contacts. Je sais qu'il sera dans ma cabine sur le bateau et ça ne m'est pas désagréable parce que je le trouve fin et sympathique. Dans mon compartiment, trois gosses assez turbulents au départ, mais qui s'assoupiront, leur petite bonne, leur mère, grande et élégante femme aux yeux clairs et un petit bout de femme blonde, qui pleure en face de moi. Voyage sans histoire, sauf une. Je rends quelques services à la jeune femme blonde. Avant Rouen, une sorte de grande femme vêtue d'une longue fourrure de bête et aux traits épatés m'interroge pour savoir si tous les gens de ce wagon vont en Amérique. Si j'y vais. « Oui. » Elle s'excuse et me demande si elle peut me demander ce que je vais y faire. « Des conférences. » « Littéraires ou scientifiques ? — Littéraires. » Elle pousse un vrai cri de théâtre avec la main portée rapidement à la bouche. « Ah ! dit-elle, comme c'est merveilleux. » Et deux secondes

après, les yeux baissés : « Moi aussi, je suis dans la littérature. — Ah ! » dis-je. « Oui, je vais publier un livre de poèmes. — Très bien, dis-je. — Oui, j'ai obtenu une préface de Rosemonde Gérard. Elle m'a fait un très beau sonnet. — Bravo. — Ah ! bien sûr, c'est mon premier livre. Mais débiter dans la littérature avec une préface de Rosemonde Gérard... — Chez quel éditeur ? » Elle me donne un nom que je ne connais pas. Elle m'explique que ce sont des vers réguliers « parce que je suis plutôt dans le genre classique. Le moderne, moi, je ne sais pas ce que vous en pensez... mais je n'aime pas ce que je ne comprends pas », etc., etc. Elle descend à Rouen et me propose de poster un télégramme que je veux envoyer à Paris parce que j'ai oublié l'adresse de R. à New York. Elle ne l'a pas posté puisque je n'ai pas reçu de réponse.

Au wagon-restaurant, je retrouve R. et nous déjeunons en face du petit bout blond qui n'arrive pas à casser ses noix. Au Havre, le petit bout de femme qui a l'air complètement perdu réclame mon assistance. En attendant le car nous parlons un peu. Elle va à Philadelphie. Le car est une ancienne voiture cellulaire, sale et poussiéreuse. Le Havre, avec d'immenses chantiers de gravats. L'air est mou. Quand nous arrivons devant l'*Oregon* je m'aperçois que c'est un cargo, un grand cargo, mais un cargo. Douane, change, commissariat avec la petite boîte de fiches qu'un flic consulte pendant qu'on dit votre nom — et que je connais bien à cause de quelques sueurs fugitives qu'elle m'a données pendant l'occupation. Et puis à bord.

La cabine à quatre avec salle de douches et W.-C. est devenue une cabine à cinq où il est impossible d'éternuer sans renverser quelque chose. On nous demande de passer à la salle à manger pour voir le maître d'hôtel. En réalité c'est pour assister à une scène de comédie. Le maître d'hôtel ressemble aux Français tels qu'on les voit dans les films américains et, de plus, se trouve affligé de tics qui lui font distribuer de nombreuses œillades à droite et à gauche. Il s'applique à composer des tables harmonieuses et dispose à cet effet, comme les bonnes maîtresses de maison, d'un plan et du titre de quelques-uns des passagers qui sont spécialement recommandés. Naturellement il veut me mettre avec un journaliste¹ qui se trouve à bord. Mais je refuse énergiquement et finalement je me retrouve avec R. et le petit bout blond qui s'appelle, ô merveille, Jeanne Lorette. C'est une petite Parisienne qui travaille dans les parfums, qui pleurait ce matin parce qu'elle avait quitté sa sœur jumelle et que sa sœur, c'est tout pour elle, mais elle va rejoindre à Philadelphie un Américain avec lequel elle doit se marier. R. est ravi par le naturel, la sagesse et la gentillesse de cette Lorette. Moi aussi. Nous sommes un peu moins ravis par la cabine. Le lit supplémentaire, au milieu, est occupé par un vieillard de 70 ans. La couchette au-dessus de la mienne est à un type d'âge moyen dont je présume qu'il est dans les affaires. Au-dessus de R. se trouve un vice-consul qui se rend à Shangaï et qui a la mine ouverte et bruyante. On s'installe et je décide de me mettre au travail.

Au dîner, je retrouve R., Lorette, la grande femme du compartiment (elle n'est pas si grande — mais mince et élégante) et un couple de Mexicains « qui sont dans les affaires ». Les deux femmes semblent considérer notre Lorette avec un peu de méfiance. Mais comme elle se contente d'être naturelle, c'est elle qui garde le plus de classe. Elle nous raconte que sa belle-mère qui ne la connaît pas lui envoie les plus gentilles lettres et que les belles-mères semblent être en Amérique d'une qualité tout à fait supérieure. Son fiancé est très croyant, il ne boit ni ne fume. Il lui a demandé de se confesser avant de partir. Le matin du départ (les jours d'avant, elle avait fait des démarches), elle s'est levée à six heures pour aller à l'église mais elle était fermée et le train partait tôt. Elle se confessera donc là-bas et, dit-elle avec sa légère accentuation parisienne (pour le reste, elle articule très mal et très vite et il faut pencher la tête pour saisir ce qu'elle dit) « J'aime mieux ça parce que celui de là-bas ne comprendra pas bien ce que je lui dirai et comme ça il me donnera l'absolution. » Nous lui expliquons qu'on donne toujours l'absolution dans ces cas-là. « Même pour les mortels. » Mais oui, dit R. convaincu. Et nous lui signalons qu'il y a sans doute un aumônier sur le bateau.

Après dîner, R. et moi tombons d'accord sur le fait que cette charmante Lorette essaie de calmer son appréhension en présentant aux autres et par conséquent à elle-même une image réconfortante de la situation — qui d'ailleurs est peut-être réconfortante, mais ce n'est pas la question. En tout cas,

nous sommes encore d'accord pour souhaiter tout le bonheur qu'elle mérite à ce drôle de petit animal. Le coucher est plus laborieux. Cela fait vraiment chambrée. Il y a deux ronfleurs, le vieux et l'homme d'affaires. De plus R. et moi avons ouvert le hublot mais le vieillard le ferme en pleine nuit. J'ai l'impression de respirer la respiration des autres et la furieuse envie d'aller me coucher sur le pont. Seule l'idée du froid m'en empêche. Réveil à 7 heures 30 parce qu'on ne peut pas déjeuner après 8 heures 30. Travail le matin. À midi 15 déjeuner. Le Mexicain m'apprend qu'il représente à Mexico des maisons de parfum françaises et me fait l'éloge de la qualité française. Les beaux yeux clairs qui sont en face de moi perdent un peu de leur fierté et on s'aperçoit qu'il y avait beaucoup de timidité dans son cas. Lorette nous assure qu'elle ne permettra jamais qu'on dise du mal de la France dans sa famille. Elle nous trace des Anversois un portrait remarquable de jugement. (S'ils achètent un bijou à leur femme, c'est un diamant brut, jamais une bague travaillée. Comme ça, ils ont du capital. Et des manteaux de fourrure. Des valeurs sûres, quoi.)

L'après-midi nous parlons avec le vice-consul. J'apprends sans grande surprise qu'il est oranais. Et naturellement nous nous donnons de grandes tapes sur l'épaule. Il est allé dans les pays les plus invraisemblables, dont la Bolivie dont il me parle très bien. La Paz est à 4 000 mètres d'altitude. Les autos y perdent 40 % de leur puissance, les balles de tennis arrivent à peine et les chevaux ne sautent que de courts obstacles. Il a tenu en man-

geant de l'ail. Sa femme, une Polonaise d'esprit fin raconte à R. des histoires de magie. 15 heures. Départ. La mer est belle. Une femme de marin, en grand deuil, court maladroitement le long de la jetée accompagnant le bateau avec des gestes d'adieux. La dernière image de la France est celle d'immeubles détruits, tout au bord de cette terre blessée.

Au travail. À dîner, le Mexicain raconte des histoires de douane. Une seule intéressante : celle de l'Américain amputé à Mexico à la suite d'un accident et qui a voulu ramener sa jambe défunte dans une boîte de cristal. Trois jours de discussion pour savoir si cet objet ne rentrait pas dans la catégorie visée par une instruction concernant la défense contre les épidémies. Mais l'Américain ayant déclaré qu'il ne se séparerait pas de sa jambe et resterait plutôt au Mexique, les États-Unis n'ont pas voulu renoncer à un honorable citoyen. La Lorette tousse beaucoup et a peur du mal de mer. R. veut l'en guérir par une méthode d'autosuggestion. Et il le fait très adroitement. Après dîner, je prends un verre avec Mme D., la grande femme aux yeux clairs. Mari à l'ambassade de Washington.

Mardi 10 heures. La nuit a été bonne quoique courte. Ce matin il pleut et la mer grossit. Le bar est presque vide. Je travaille en paix. L'Atlantique a une couleur aile de pigeon. Je m'étends avant le déjeuner, le cœur un peu barbouillé et je m'endors pour me réveiller au bout d'une demi-heure, frais comme un gardon. Au déjeuner, des

En collaboration avec Arthur Koestler

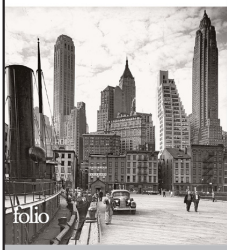
RÉFLEXIONS SUR LA PEINE CAPITALE *essai* (Folio
n° 3609).

À l'Avant-Scène

UN CAS INTÉRESSANT, adaptation de Dino Buzzati, *théâtre*.

Albert Camus

Journaux de voyage



Journaux de voyage
Albert Camus

Cette édition électronique du livre *Journaux de voyages*
d'Albert Camus
a été réalisée le 28 août 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-045316-0 - Numéro d'édition : 252600).
Code Sodis : N55565 - ISBN : 978-2-07-248987-7.
Numéro d'édition : 252602.